

– Une élection n’est jamais perdue avant la proclamation des résultats : règle numéro un. Règle numéro deux : pour obtenir un KO, il ne s’agit pas de danser pendant des semaines autour du ring. Il faut trouver la faille, se méfier du contre et taper dur, de préférence juste avant la fin du round, pour que l’adversaire n’ait pas le temps de reprendre sa respiration. Voilà le programme. C’est mon métier. Pas vraiment de la médecine, plutôt du sport, vous voyez. Je suis le contraire d’une dentellière, vous l’aurez compris. On pourrait me comparer à un plombier spécialisé dans les urgences, quand ça fuit de partout. Mais comme le plus souvent ma tâche consiste à évacuer les eaux sales, le terme de vidangeur serait peut-être plus approprié... Mais vous jurez vos grands dieux qu’ici c’est différent. Nous verrons bien... En attendant, je dois m’assurer que l’autre ne nous prépare pas un coup bas de dernière minute, une botte secrète... Alors si vous m’éclairiez sur l’origine, sur il y a vingt-six ans.

– Je ne sais rien de plus que le commun des mortels... Le maire ne s’est jamais expliqué... Jamais... En outre, je n’habitais pas la ville, à l’époque.

– Ah, vous n’êtes pas d’ici ?

– Non. J’ai vécu très longtemps à l’étranger, et je suis née à Marseille.

– Marseille ! Une méridionale ! Voilà pourquoi vous m’avez tout de suite tapé dans l’œil. J’adore les méridionales. Je le dis toujours, je me sens plutôt rétif de la Bretonne.

Il ronronna. Sans doute était-il particulièrement

à l'aise dans les jeux de mots culturo-merdiques. Elle choisit de ne pas s'engager dans ce labyrinthe stérile et regagna son bureau.

– Tous les documents dont nous disposons se trouvent sur votre table ainsi que les dossiers informatiques concernant la gestion, monsieur Goneau.

– Alors au travail !

Et il s'installa en face de la fenêtre, dans ce qui allait constituer son royaume pendant plusieurs jours. Il releva bientôt la tête et se retourna vers Sylvie.

– Et nous allons gagner, vous verrez.

Mais il ne provoqua pas la réaction qu'il escomptait. En réalité, il ne provoqua aucune réaction. Aussi insista-t-il :

– Et vous savez pourquoi nous allons gagner ? Parce que vous êtes charmante.

Sylvie réprima un haut-le-cœur.

– Je ne vois vraiment pas le rapport.

– Le rapport ? Je vous dis que nous allons gagner. Je vous parle de victoire, de conquête. Il est là, le rapport. La conquête. La conquête et une femme charmante, ça va ensemble. Si je voulais faire un bon mot, je dirais qu'il y a un rapport et que ce rapport est sexuel.

La tête toujours penchée sur le bureau, Sylvie semblait ne pas avoir entendu ce que venait de lâcher Goneau. Elle répondit pourtant :

– Ce serait sans aucun doute un mot excellent. Mais c'est un domaine dans lequel je ne suis pas très experte.

– Le domaine des mots ou celui du sexe ?

Elle resta tout à fait immobile.

– Je vous ai choquée, s'amusa-t-il en faisant pivoter son siège.

On aurait dit qu'elle était en suspens.

– Détendez-vous, voyons ! s'exclama-t-il en allongeant les jambes devant lui. Ce n'est pas la fin du monde, cette élection. La vie continue. Je suis un homme, vous êtes une jolie femme, il n'y a pas de mal à badiner un peu... Certains cuistres diraient que nous « marivaudons »... Et vous n'avez rien à craindre de moi, je ne suis pas dangereux... Je m'appelle Goneau et je fais un peu le coq, ce n'est pas pour autant que je suis un gonocoque.

Il éclata de rire et rejeta la tête en arrière si bien qu'il ne vit pas Sylvie se lever comme à regret et traverser la pièce d'un pas fatigué, la mine accablée. Elle s'arrêta près de lui et constata que ses cheveux s'éclaircissaient sur le dessus. Lorsqu'il la remarqua enfin, elle avait retrouvé son immobilité de statue. Elle avait juste changé de place.

– Monsieur, je ne doute pas un instant de la qualité de vos calembours. Ils ont certainement un énorme succès chez les vidangeurs de la politique et les femmes qui gravitent autour. Mais, si vous

le permettez, je voudrais vous apporter quelques précisions en ce qui concerne la situation présente et ma propre personne... Pour ce qui est de la situation, elle est simple : nous sommes désespérés. Je ne parle pas de la carrière du maire, ni même du confort de ses collaborateurs. Nous sommes, pour la plupart, des fonctionnaires municipaux et nous n'avons rien à redouter, matériellement, d'un changement de majorité. Quant aux autres, ce sont des amis du maire, élus avec lui ou non, en partie bénévoles, et exerçant généralement par ailleurs des professions lucratives. Une défaite ne pourrait leur apporter qu'un peu de disponibilité, de repos. En réalité, il est question de bien autre chose, il est question de la ville, de la vie des gens, de l'urbanisme, de la beauté. Peut-être considérez-vous que ce ne sont là que des détails, mais nous ne jouons pas, nous, vous comprenez, nous essayons de vivre. Dans cette ville, des choix culturels, architecturaux, sociaux, ont été faits, et ils sont menacés par un aventurier qui ne recherche que le profit et la notoriété. Alors, nous souffrons.

– Touché ! dit Goneau en se tournant vers ses papiers.

Mais rien ne pouvait plus arrêter Sylvie. Elle était décidée à régler son compte à ce « petit monsieur ».

– Pour ce qui est de moi, poursuivit-elle, j'ai quarante-trois ans et suis célibataire. Ne croyez pas

que je traîne pour autant je ne sais quelle frustration, quel douloureux souvenir, quelle déception. Je mène une existence harmonieuse. Vers dix-huit ans, j'ai commencé à avoir une vie intime qui, depuis, avec plus ou moins de bonheur, évidemment, m'a toujours satisfaite. Je n'ai aucun complexe particulier et je me sens suffisamment libre pour faire comprendre à un homme, très clairement, que quelque chose est possible. La plupart du temps, je réussis sans effort à faire comprendre le contraire. Il semble que ce ne soit pas tout à fait le cas aujourd'hui... J'admets que vous venez de voyager et qu'un dépaysement peut parfois se révéler échauffant. J'admets également que la fréquentation prolongée des palais, la proximité du pouvoir peuvent agir sur certaines glandes de certains individus. J'admets très bien ce type d'infirmité. Mais je voudrais simplement vous rappeler que j'entends, comme tout le monde ici, profiter des performances de votre cerveau. Or j'ai l'impression pénible que, de votre côté, vous vous trompez d'organe. Je puis donc vous assurer, la main sur le cœur, que les quelques grammes de chair que vous arborez entre les jambes me laissent bien tranquille. S'il n'en est pas de même pour vous, n'importe qui, ici, pourra vous communiquer les adresses utiles. Je vous ai déjà dit que nous faisons pour le mieux, dans cette ville.

Avant de regagner son siège, elle vit se tasser la tonsure. Goneau, un instant muet, souffla :

– Coulé... Jeu, set et match.

Puis il parut captivé par les documents posés sur sa table.

– Je... je ne trouve pas le listing des collectivités, dit-il d'un ton à la fois neutre et compétent.

– C'est la disquette bleue marquée CL 06-95... Il me semblait pourtant...

Elle était redevenue l'employée réservée et attentive, seulement soucieuse de son travail.

– Ah oui, excusez-moi, je l'avais devant les yeux. Eh bien, je crois que tout peut rouler. Je vous remercie. J'ai ce qu'il me faut pour changer cette défaite en victoire.

Le silence retomba dans la vaste pièce. Il aurait pu durer des heures, mais Sylvie referma le dossier qu'elle venait d'ouvrir et se leva.

– Bien, je vous laisse. Je serai là demain matin à neuf heures. Vous pouvez rester ici aussi longtemps que vous voudrez. Je vous ai noté sur cette feuille les coordonnées de votre hôtel. Il est à deux pas. De l'autre côté de la place, en fait... Bonsoir, monsieur Goneau.

– Bonsoir.

Elle avait presque atteint la porte lorsqu'elle l'entendit l'appeler :

– Oh, mademoiselle Fontanes ?

Sylvie pivota pour faire face à cet étrange squatter.

– Oui?

– Je vous prie de m’excuser.

Elle fouilla soigneusement l’intérieur de son être et parvint à en extraire un sourire paisible :

– Oublions cela.

Elle s’en alla.

Dehors, sur les marches de l’escalier monumental, elle souriait encore.